

## Vésuve, Vesuvius, Vesubio (Poèmes)

**Victor Hugo** - *Quand longtemps a grondé la bouche du Vésuve.*

Et désormais, chargés du seul fardeau des âmes,  
Pauvres comme le peuple, humbles comme les femmes,  
Ne redoutez plus rien. Votre église est le port !  
Quand longtemps a grondé la bouche du Vésuve,  
Quand sa lave, écumant comme un vin dans la cuve,  
Apparaît toute rouge au bord,

Naples s'émeut ; pleurante, effarée et lascive,  
Elle accourt, elle étreint la terre convulsive ;  
Elle demande grâce au volcan courroucé ;  
Point de grâce ! un long jet de cendre et de fumée  
Grandit incessamment sur la cime enflammée,  
Comme un cou de vautour hors de l'air dressé.

Soudain un éclair luit ! Hors du cratère immense  
La sombre éruption bondit comme en démence.  
Adieu le fronton grec et le temple toscan !  
La flamme des vaisseaux empourpre la voilure.  
La lave se répand comme une chevelure  
Sur les épaules du volcan.

Elle vient, elle vient, cette lave profonde  
Qui féconde les champs et fait des ports dans l'onde ;  
Plages, mer, archipels, tout tressaille à la fois ;  
Ses flots roulent, vermeils, fumants, inexorables ;  
Et Naples et ses palais tremblent, plus misérables  
Qu'au souffle de l'orage une feuille des bois !

Chaos prodigieux ! la cendre emplit les rues,  
La terre revomit des maisons disparues ;  
Chaque toit éperdu se heurte au toit voisin ;  
La mer bout dans le golfe et la plaine s'embrase ;  
Et les clochers géants, chancelant sur leur base,  
Sonnent d'eux-mêmes le tocsin !

Mais – c'est Dieu qui le veut – tout en brisant des villes,  
En comblant les vallons, en effaçant les îles,  
En charriant les tours sur son flot en courroux,  
Tout en bouleversant les ondes et la terre,  
Toujours Vésuve épargne en son propre cratère  
L'humble ermitage où prie un vieux prêtre à genoux !

**Tristan Corbière - *Vésuves et Cie.***

Pompeïa-station — Vésuve, est-ce encor toi ?  
Toi qui fis mon bonheur, tout petit, en Bretagne,  
— Du bon temps où la foi transportait la montagne —  
Sur un bel abat-jour, chez une tante à moi :

Tu te détachais noir, sur un fond transparent,  
Et la lampe grillait les feux de ton cratère.  
C'était le confesseur, dit-on, de ma grand'mère  
Qui t'avait rapporté de Rome tout flambant...

Plus grand, je te revis à l'Opéra-Comique.  
— Rôle jadis créé par toi : Le Dernier Jour  
De Pompéï. — Ton feu s'en allait en musique,  
On te soufflait ton rôle, et... tu ne fis qu'un four.

— Nous nous sommes revus : devant-de-cheminée,  
À Marseille, en congé, sans musique, et sans feu :  
Bleu sur fond rose, avec ta Méditerranée  
Te renvoyant pendu, rose sur un champ bleu.

— Souvent tu vins à moi la première, ô Montagne !  
Je te rends ta visite, exprès, à la campagne.  
Le Vrai Vésuve est toi, puisqu'on m'a fait cent francs !  
.....  
Mais les autres petits étaient plus ressemblants.

***(Pompeï, aprile.)***

**Alphonse de Lamartine - *Tristesse*.**

Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage  
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur  
Ses palais, ses coteaux, ses astres sans nuage,  
Où l'oranger fleurit sous un ciel toujours pur.  
Que tardez-vous ? Partons ! Je veux revoir encore  
Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux ;  
Je veux de ses hauteurs voir se lever l'aurore ;  
Je veux, guidant les pas de celle que j'adore,  
Redescendre en rêvant de ces rians coteaux.

Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille ;  
Retournons sur ces bords à nos pas si connus,  
Aux jardins de Cynthie, au tombeau de Virgile,  
Près des débris épars du temple de Vénus :  
Là, sous les orangers, sous la vigne fleurie,  
Dont le pampre flexible au myrte se marie,  
Et tresse sur ta tête une voûte de fleurs,  
Au doux bruit de la vague ou du vent qui murmure,  
Seuls avec notre amour, seuls avec la nature,  
La vie et la lumière auront plus de douceurs.

De mes jours pâissants le flambeau se consume ;  
Il s'éteint par degrés au souffle du malheur,  
Ou, s'il jette parfois une faible lueur,  
C'est quand ton souvenir dans mon sein le rallume.  
Je ne sais si les dieux me permettront enfin  
D'achever ici-bas ma pénible journée :  
Mon horizon se borne, et mon œil incertain  
Ose l'étendre à peine au-delà d'une année.  
    Mais s'il faut périr au matin,  
S'il faut, sur une terre au bonheur destinée,  
    Laisser échapper de ma main  
    Cette coupe que le destin  
Semblait avoir pour moi de roses couronnée,  
Je ne demande aux dieux que de guider mes pas  
Jusqu'aux bords qu'embellit ta mémoire chérie,  
De saluer de loin ces fortunés climats,  
Et de mourir aux lieux où j'ai goûté la vie.

82 LES PLANTES ;

L'Ibère et le Germain, par la terreur glacés ;  
D'inévitables maux se croyoient menacés,  
Lorsque de ta ruine, un courrier trop fidèle,  
Malheureuse Calabre, apporta la nouvelle.

Le Vésuve en courroux, sous ses monts caverneux ;  
Recommence à mugir avec un bruit affreux,  
Et déchaîne, en poussant une épaisse fumée,  
Sur son gouffre tonnante, la tempête enflammée.  
Elle échappe soudain, et des sommets ouverts  
En colonne de feu s'élance dans les airs.  
Des foudres souterrains et des roches fondues  
La suivent jusqu'au ciel, et retombent des nues.  
Le bitume et le soufre, épanchés en torrens,  
Roulent sur la montagne, en sillonnent les flancs ;  
Et dans les creux vallons se traçant un passage,  
Des fleuves infernaux offrent l'horrible image.

L'incendie a gagné les antiques forêts.  
Les animaux, fuyant dans les sentiers secrets,  
Vingt fois pours'échapper, retournent sur leur trace ;  
Par-tout la mort en feu les repousse et les chasse.

On voit, loin du volcan et de leurs toits brûlans,  
 Errer de toutes parts les pâles habitans;  
 Et l'époux qui soutient sa moitié défaillante,  
 Et du vieillard courbé la marche chancelante;  
 Et la mère qui croit dérober au trépas  
 Son fils, unique espoir, qu'elle tient dans ses bras.  
 Inutiles efforts. Les vagues irritées  
 Franchissent en grondant leurs rives dévastées :  
 L'Apennin a tremblé jusqu'en ses fondemens :  
 La terre ouvre en tous lieux des abîmes fumans ;  
 Des plus fermes cités ébranle les murailles,  
 Et les ensevelit au fond de ses entrailles.

Un jour peut-être, un jour nos neveux attendris  
 Découvriront enfin, sous de profonds débris,  
 Ces villes, ces palais, ces temples, ces portiques,  
 De nos arts florissans monumens authentiques.  
 Ainsi dans les remparts qu'Hercule avoit bâtis,  
 Par un malheur semblable autrefois engloutis,  
 Nous allons admirer de superbes ruines,  
 Et de l'antiquité fouiller les doctes mines.

Quel sera le destin de tant de malheureux  
Echappés par hasard à ce désastre affreux ?  
De cendres, de cailloux une pluie enflammée  
Couvre tout le pays de feux et de fumée.  
Le laboureur a vu les trésors des sillons  
Sortir de ses greniers en brûlans tourbillons.  
En vain il cherche encor dans les arides plaines  
Ses buffles vigoureux, compagnons de ses peines ;  
Ils ne reviendront plus d'un pas obéissant  
Sur ce sol calciné traîner le soc pesant.  
Nul secours, nul espoir ne s'offre à sa misère.  
Comment nourrir hélas ! ses enfans et leur mère ?  
Ira-t-il secouer le gland dans les forêts ?  
Mais l'orage par-tout a fait tomber ses traits ;  
Et les chênes, séchés jusques dans leurs racines,  
De ces lieux désolés ont accru les ruines.

Alors parmi les feux, les laves, les tombeaux,  
La Famine apparôit, et traînant ses lambeaux,  
Traverse les cités, rôde dans les villages ;  
D'abord sous l'humble toit exerce ses ravages ;

Puis, des palais pompeux franchissant les degrés,  
Entre avec le Besoin sous les lambris dorés.

Dans l'air en même temps les sombres Etnéniades  
Soufflent de toutes parts leurs poisons homicides.  
Une fréquente toux, de longs étouffemens  
Sont du premier accès les signes alarmans.  
Dès la seconde aurore, une brûlante haleine  
Du poumon embrasé ne s'échappe qu'à peine.  
La toux du corps entier fait crier les ressorts,  
Et l'humeur, sans sortir, résiste à ses efforts.  
Un feu séditieux étincelle au visage.  
Le pouls du sang à peine annonce le passage.  
La plus légère étoffe est un pesant fardeau.  
Une barre d'acier traverse le cerveau ;  
Et le mal, redoublant sa fureur intestine,  
Comme un affreux vautour, déchire la poitrine.

Après la triste nuit, qu'alonge la douleur,  
La langue se noircit, le teint perd sa couleur.  
Le malade aux abois porte sur le visage  
De sa prochaine mort l'infaillible présage.

Douce espérance, alors tu quittes ses lambris!  
Il n'entend plus sa femme, il ne voit plus ses fils.  
Son esprit égaré, que la fièvre tourmente,  
Erre sur le sommet d'une montagne ardente,  
Croit rouler dans un gouffre, et frémit de terreur  
En regardant au loin l'immense profondeur.  
A ce transport succède une stupeur mortelle.  
Le sang glacé s'arrête, et la foible prunelle  
Sous les doigts du trépas se fermant sans retour,  
Il meurt avant la fin du quatrième jour.

Dieux! qui reconnoîtroit ces campagnes fertiles!  
Des hameaux fortunés et d'opulentes villes,  
Des maisons qu'entouroient des bocages fleuris,  
Charmoient à chaque pas le voyageur surpris.  
Deux fois sur les coteaux les brebis étoient pleines,  
Et les moissons deux fois jaunissoient dans les plaines.  
La manne y distilloit. Les humains trop heureux  
Y ployoient sous les fruits qui renaissoient pour eux.  
L'Amour et le Plaisir, enfans de l'abondance,  
Présidoient les concerts, animoient à la danse.  
Echo ne répétoit que les chants des bergers.



Des vignes s'élevoient dans le sein des rochers,  
 Le laurier, le jasmin, s'arrondissant en voûtes,  
 De leur ombre odorante embellissoient les routes.  
 C'étoit un grand jardin où de nombreux canaux  
 Portoient de toutes parts la fraîcheur de leurs eaux.

Quel désastre imprévu ! queiles terribles scènes ?  
 Des torrens sulfureux, de brûlantes arènes,  
 Tous les feux des enfers, tous les fléaux des cicux,  
 En un vaste cercueil ont changé ces beaux lieux.

Ainsi dans un état que le faste environne,  
 Mais que ne soutient pas sa plus ferme colonne,  
 Son véritable appui, le bonheur des sujets;  
 Tandis que les plaisirs règnent dans le palais,  
 Que les grands, enivrés par leur destin prospère,  
 Des peuples opprimés irritent la misère;  
 Le désespoir public, la haine et les fureurs,  
 Les tragiques complots fermentent dans les cœurs,  
 Eclatent tout-à-coup, réduisent en poussière  
 Ces colosses pompeux qui pesoient sur la terre,

ODE XV.

LE VÉSUYE.



*Horrificis juxta tonat Aëna ruinis.*

(VING.)

Aux bords de la mer écumante,  
Vois ce mont, de l'Etna rival audacieux,  
Qui, géant redouté, de sa tête fumante  
Va toucher et noircir les cieux.

Sous ses voûtes demi brisées,  
Dans ses vieux arsenaux, par Vulcain habités,  
Il couve l'incendie aux ailes embrasées,  
Et la ruine des cités.

Du sein de sa prison profonde,  
S'il jette un premier cri, signal de sa fureur,  
Le sol tremble, la mer sent frissonner son onde,  
Et Naples attend dans la terreur.

Habitants des terres prochaines,  
Fuyez ce mont brûlant qui lance le trépas !  
Le Vésuve a brisé sa barrière et ses chaînes,  
Et ses laves sont sur vos pas.

Le Volcan court, passe et ravage :  
La lave, qui s'avance en créant des déserts,  
De ses vagues de feu, brusque effroi du rivage,  
Va heurter la vague des mers.

Du Volcan tout est la conquête :  
Les forêts, les moissons, les palais et les tours,  
Engloutis dans les flots de l'ardente tempête,  
Y disparaissent pour toujours.

15.

Mais, ô facile insouciance !  
O faiblesse de l'homme ! ô prompt oubli des maux !  
A peine le Volcan a repris son silence ,  
Que l'homme reprend son repos.

Ses terreurs font place à la joie ;  
Et le Napolitain, en ces lieux dévastés ,  
Sur ses palais détruits, du feu récente proie ,  
Se jette aux bras des voluptés.



**Emily Dickinson - [Volcanoes be in Sicily.](#)**

Volcanoes be in Sicily  
And South America  
I judge from my Geography—  
Volcanos nearer here  
A Lava step at any time  
Am I inclined to climb—  
A Crater I may contemplate  
Vesuvius at Home.

**Francisco de Quevedo – *Salamandra frondosa de amante.***

CALLADO FUEGO DE AMANTE

Salamandra frondosa y bien poblada  
te vio la antigüedad, columna ardiente,  
¡ oh Vesubio, gigante el más valiente  
que al cielo amenazó con diestra osada !

Después, de varias flores esmaltada,  
jardín piramidal fuiste, y luciente  
mariposa, en tus llamas inclemente,  
y en quien toda Pomona fue abrasada.

Ya, fénix cultivada, te renuevas,  
en eternos incendios repetidos,  
y noche al sol y al cielo luces llevas.

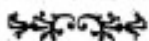
¡ Oh monte, emulación de mis gemidos:  
pues yo en el corazón, y tú en las cuevas,  
callamos los volcanes florecidos !

AL MONTE VESUVIO DEL DOCTOR  
DON JUAN DE QUIÑONES.

**E**ste del fuego elemental perene  
ardiente emulacion, que en los prodigios  
de la naturaleza Rey se nombra;  
este que el centro en el abismo tiene,  
vomitando flamigeros vestigios,  
con que la tierra, el mar y el cielo asombra;  
este que yace en la esmaltada alfombra  
de Nola y de Campania, en que reclina  
tan alta pesadumbre,  
que a la celeste cumbre  
pyramide gigante se avecina;  
y por la tierra en circulo florido,  
de pampanos ceñido  
solo se precia de oponerse al cielo,  
de sus estrellas inmortal desvelo;  
desde el tiempo de Tito  
durmió por su pacifico distrito,  
pero viendo llegar tu Monarchia,  
Phelipe soberano,  
mayor que la del Griego y del Romano,  
de donde nace a donde muere el dia,  
y que en tus hombros victoriosa estrive,  
la fiera envidia, que en su centro vive,  
con estupenda voz, con un suspiro  
tan fiero, que venció tremendo el tiro  
de toda la celeste artilleria,  
quanto fuego tenia,  
por descansar de su mortal congoja,

en

en tierra, en mar, en ayre y cielo arroja,  
y por nubes de horror nevó ceniza.  
Pues viendo, que traidor atemoriza,  
tyrano y insolente,  
tus vasallos, señor, injustamente,  
por todo aquel distrito y horizonte,  
ya que la envidia no trae preso el monte  
en la forma possible  
a tus sagrados pies, quien hoy le pinta,  
venciendo lo imposible,  
tan vivo, que su machina distinta  
de nuestro Hispano polo,  
por los crystales del ingenio solo  
se conoce acercandose a los ojos,  
sus peñas, sus efectos, sus despojos,  
que en esta descripcion donde se mira,  
si espanta imaginado, escrito admira.





XXXIV

LE GENÉT

OU

LA FLEUR DU DESERT.

Καὶ ἤγασθησαν ἄνθρωποι μᾶλλον  
τὸ σκοτος ἢ τὸ φῶς.

Et les hommes préférèrent les ténèbres  
à la lumière.

SAINTE JEAN, III, 19.

Ici, sur le dos aride du mont formidable, du Vésuve exterminateur, que ne réjouit aucun autre arbre, aucune autre fleur, tu répands autour de toi tes rameaux solitaires, genêt odoriférant, et les déserts te plaisent. Je t'ai vu aussi embellir de tes tiges les contrées solitaires qui entourent la cité autrefois reine des mortels, ces campagnes dont l'aspect grave et taciturne semble attester et rappeler au voyageur l'empire détruit. Je te revois maintenant sur ce sol, amante des lieux tristes et abandonnés du

monde, compagne fidèle des fortunes détruites. Ces campagnes couvertes de cendres stériles et recouvertes de lave durcie qui résonne sous le pas du voyageur, où le serpent se niche et se tord au soleil, où le lapin retourne au trou caverneux qu'il habite, furent de joyeuses villas, des champs cultivés; toutes blondes d'épis, elles retentirent du mugissement des troupeaux; elles furent des jardins et des palais, refuge agreable des loisirs des puissants; elles furent des cités fameuses que les torrents de l'altière montagne écrasèrent avec leurs habitants, jaillissant comme la foudre de la bouche de feu. Maintenant une même ruine enveloppe tout aux environs, et où tu es, ô noble fleur, comme si tu avais pitié des infortunes d'autrui, tu envoies au ciel un doux parfum qui console le désert. Qu'il vienne ici, celui qui a coutume de porter aux nues notre condition et qu'il voie quel souci notre race inspire à l'aimante nature. Il pourra apprécier aussi avec une juste mesure la puissance de la race humaine, que sa dure nourrice, quand il craint le moins, détruit en partie d'un léger et rapide mouvement et qu'elle peut anéantir tout entière et tout à coup d'un mouvement encore plus léger. Sur ces rives sont gravées *les destinées progressives et magnifiques* de l'humanité.

Regarde-toi et mire-toi ici, siècle superbe et sot, qui as abandonné le chemin indiqué jadis par la pensée en sa renaissance, qui retournes en arrière,

t'en vantes et appelles cela progresser. Tous les esprits, dont le sort funeste t'a fait père, flattent ton enfantillage, bien que parfois ils se moquent de toi entre eux. Moi je ne descendrai pas sous terre couvert d'une telle honte. Il me serait bien facile d'imiter les autres, de rivaliser de balivernes et de faire ainsi accepter mes chants à tes oreilles. Mais j'aime mieux avoir montré le plus possible le mépris de toi qui se cache dans mon cœur, bien que je sache que l'oubli écrase celui qui déplut trop à son temps. Je me ris jusqu'à présent de ce mal qui me sera commun avec toi. Tu vas rêvant la liberté, et tu veux remettre en esclavage la pensée par laquelle seule nous sortons en partie de la barbarie, qui seule accroît la civilisation et améliore les destins d'un peuple. Ainsi, elle t'a déplu, la vérité sur l'âpre sort et la basse condition que la nature nous a donnés. Tu as lâchement tourné le dos à la lumière qui éclairait cette vérité : tu la fuis, tu appelles vil celui qui la suit et magnanime celui-là seul qui, se moquant de lui-même ou des autres, rusé ou fou, élève jusqu'aux astres la condition des hommes.

Un homme pauvre et faible de corps, qui a l'âme généreuse et haute, ne se donne ni ne se tient pour riche ni pour vigoureux ; dans le monde, il n'a pas le ridicule de faire parade d'opulence et de santé. Mais il se laisse voir sans honte ce qu'il est, c'est-à-dire dénué de force et d'argent :

il avoue sa situation, il en parle ouvertement et il l'estime conformément à la réalité. Pour moi, je ne trouve pas magnanime, mais sot, l'animal qui, né pour mourir, nourri dans la peine, dit : « Je suis fait pour jouir », et qui emplît les journaux de son orgueil odieux, promettant sur terre des destinées sublimes et des félicités nouvelles, ignorées de ce monde et même du ciel, à ces peuples qu'une vague de la mer qui se soulève, qu'un souffle pernicieux, qu'un ébranlement souterrain détruisent si bien que leur souvenir survit à peine. C'est une noble nature, celle qui ose lever ses yeux mortels contre le destin commun, et qui, d'un langage franc, sans rien retrancher de la vérité, avoue le mal qui nous fut donné en partage, et la bassesse, la fragilité de notre condition ; celle qui se montre grande et forte dans la souffrance, qui n'ajoute pas à ses misères les haines et les colères fraternelles, en accusant l'homme de sa douleur, mais qui en accuse la vraie coupable, celle qui est la mère des mortels pour l'enfantement, leur marâtre pour l'affection. Voilà l'ennemie qu'elle proclame ; elle pense que contre elle fut jadis liguée la société humaine, elle estime que les hommes forment tous une confédération, elle les embrasse tous d'un véritable amour, elle leur donne et elle attend d'eux une aide prompte et forte dans les périls mutuels et les angoisses de la guerre commune. Armer la main de l'homme

pour l'offense, tendre des pièges et des embûches à son voisin, elle voit là autant de folie que si, dans un camp entouré d'une armée ennemie, au moment le plus critique de l'assaut, on oubliait les ennemis, on entreprenait des querelles acerbes avec ses amis, et qu'on semât la fuite et qu'on fit briller son épée parmi ses propres compagnons d'armes. Quand de telles pensées seront connues du vulgaire, comme elles le furent, quand cette horreur, qui unit d'abord les mortels en société contre la nature impie, sera ramenée en partie par le vrai savoir, par l'honnête et loyale politique, la justice et la pitié auront alors d'autres racines que ces superbes folies, où on fonde la probité du vulgaire, probité aussi stable que peut être stable ce qui a l'erreur pour fondement.

Souvent sur ces plages désolées et en deuil que revêt le flot durci qui semble ondoyer, je m'assis pendant la nuit; et, sur la lande triste, dans l'azur très-pur, je vois en haut flamboyer les étoiles à qui la mer au loin sert de miroir, et dans le vide serein brille tout un monde d'étincelles tournoyantes. Et quand je fixe mes yeux sur ces lumières qui nous semblent n'être qu'un point, et qui sont si immenses que pour elles la terre et la mer sont véritablement un point, et qu'elles ignorent tout à fait non seulement l'homme, mais ce globe où l'homme n'est rien; quand je regarde ces groupes d'étoiles encore plus éloignées de nous

—  
dans l'infini, qui nous paraissent comme un nuage, pour qui non seulement l'homme et la terre, mais encore toutes nos étoiles ensemble, infinies de nombre et de masse, y compris le soleil d'or, sont inconnues ou paraissent être ce que ces groupes eux-mêmes paraissent à la terre, un point de lumière nébuleuse ; — alors que sembles-tu à ma pensée, ô race de l'homme ? Et me rappelant d'une part ton état d'ici-bas, dont le sol que je foule est l'emblème, d'autre part la croyance que tu as d'être la maîtresse des choses et le but donné au Tout, et combien de fois il t'a plu de créer des fictions, combien de fois sur cet obscur grain de sable qui a nom la terre, tu as fait descendre les auteurs de toute chose, pour converser amicalement avec les tiens ; quand je songe que, renouvelant ces rêves ridicules, tu insultes aux sages jusque dans l'âge présent, qui semble dépasser tous les âges en savoir et en civilisation, quel mouvement alors, malheureuse race mortelle, ou quelle pensée enfin se produit à ton égard dans mon cœur ? Je ne sais lequel prévaut, du rire ou de la pitié.

Comme une petite pomme, tombant d'un arbre vers la fin de l'automne par le seul effet de sa maturité, écrase, dépeuple et recouvre en un instant les douces demeures d'un peuple de fourmis, creusées dans la terre, rendue molle à force de travail, ainsi que les richesses réunies avec une longue

émulation de zèle par la gent laborieuse au temps de l'été : de même, une masse noire de cendres, de laves et de pierres brisées mêlées en ruisseaux brûlants, lancée du cratère tonnant jusqu'au fond du ciel et retombant ensuite, ou un immense débordement de masses liquéfiées, de métaux et de sables brûlants descendant avec fureur sur le flanc de la montagne et à travers les prés, bouleversa, brisa et recouvrit les villes que la mer baignait sur l'extrême bord du rivage, et cela en peu d'instant. Sur cet emplacement la chèvre broute maintenant et de nouvelles villes surgissent d'un autre côté, dont les villes ensevelies sont les fondements, elles que le mont élevé foule de ses pieds. La nature n'a pas plus d'estime ou de souci de l'homme que de la fourmi, et si le carnage des hommes est plus rare que celui des fourmis, l'unique raison c'est que chez ceux-là la reproduction est moins féconde.

Il y a bien dix-huit cents ans que ces villes ont disparu, détruites par la force du feu, et le villageois qui travaille ses vignes, à grand peine nourries par la terre morte et pleine de cendre, lève encore son regard défiant vers la cime fatale, qui n'est point adoucie encore et qui, terrible, le menace de ruine lui et ses fils et leur pauvre avoir. Souvent le pauvre homme passe la nuit, couché sans sommeil, en plein air, sur le toit de sa maison rustique, et, bondissant plus d'une fois, il

examine le cours du bouillonnement redouté qui descend des entrailles inépuisables sur le flanc sablonneux du Vésuve, et qui éclaire la marine de Capri, le port de Naples et la Mergelline. Et s'il le voit approcher, si au fond de son puits domestique il entend bouillir l'eau, il éveille ses fils, il éveille sa femme en hâte, il fuit avec tout ce qu'il peut emporter de ses biens, et voit de loin son nid familier, et le petit champ, son unique salut contre la faim, devenir la proie du flot enflammé qui arrive en crépitant, et, inépuisable, s'étend pour toujours sur sa maison. Voici qu'après un si long oubli Pompei morte revoit la lumière, comme un squelette enseveli que l'avarice ou la piété remet au jour. Du forum désert, entre les files de colonnades tronquées, le voyageur contemple de loin le double sommet et la crete fumante qui menace encore la ruine éparse. Et dans l'horreur de la nuit mystérieuse, par les théâtres déserts, par les temples mutilés et les maisons brisées, où la chauve-souris cache ses petits, comme une torche sinistre qui se promène à travers les palais vides court le bouillonnement de la lave funebre, qui rougit de loin à travers l'ombre et colore les lieux environnants. Ainsi, ignorant l'homme, les âges qu'il appelle antiques, et la suite que font les petits-fils après les aïeux, la nature reste toujours verte, ou plutôt elle avance par un chemin si long qu'elle semble rester en place. Les royaumes s'écroulent cepen-



dant, les nations et les langues passent ; elle ne le voit pas : et l'homme s'arroge la gloire d'être éternel.

Et toi, souple genêt, qui de tes branches odorantes ornes ces campagnes dépouillées, toi aussi bientôt tu succomberas à la cruelle puissance du feu souterrain qui, retournant au lieu déjà connu de lui, étendra ses flots avides sur tes tendres rameaux. Et tu plieras sous le faix mortel ta tête innocente et qui ne résistera pas : mais jusqu'alors tu ne te seras pas courbé vainement, avec de couardes supplications, en face du futur oppresseur ; mais tu ne te seras pas dressé, avec un orgueil forcené, vers les étoiles, sur ce désert où tu habites et où tu es né, non par ta volonté, mais par hasard ; mais tu l'as d'autant plus emporté sur l'homme en sagesse et en force que tu n'as pas cru que tes frères rejetons aient été rendus immortels ou par le destin ou par toi-même.

---